L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau : 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

Moyens de défense en Angleterre.

Les vacances de Pâques, croyait-on, mettraient un terme à la campagne navale en Angleterre; mais non.

L'opinion conservatrice est résolue à recourir à tous les moyens pour forcer le gouvernement à mettre en chantier, dès le mois de juillet prochain, huit navires du type Dreadnought.

Dans le moment, M. Balfour et ses partisans se concertent sur les mesures à prendre pour organiser la lutte et sont décidés à payer largement de leur personne.

Nombreuses sont les causes qui essaient de se greffer sur la cause d'une puissante marine pour se partager la popularité.

M. Chamberlain, ces jours derniers, déclarait à Leeds que la réforme fiscale seule pouvait produire le nerf financier de la suprématie maritime britannique.

Désireux, aujourd'hui, de provoquer un référendum sur la question du service militaire obligatoire, le capitaine Kincaid Smith, qui représente au Parlement Stratford Sautron, abandonne son siège de député. Libéral, il a condamné de son vote la politique navale du gouvernement; il considère comme incomplète, l'œuvre de M. Haldane. Le cadre d'une armée nationale est créé, il faut maintenant le remplir à l'aide du service militaire obligatoire pour tous les anglais valides.

Le capitaine Smith en appelle sur cette question "suprêmement importante et internationale" à tous ses commettants, aux plus riches comme aux plus pauvres, car ces derniers qui avoisinent la gêne, seraient aptes à souffrir les premiers d'une grande crise nationale.

Il n'est pas jusqu'aux avocats de la suprématie aérienne anglaise qui n'essaient de se faire entendre, grâce au tour de faveur qu'obtiennent toutes les questions de défense nationale.

Le jour où sir Edward Grey prononçait son fameux discours, M. Arthur de Cros, député de Hasting, pressait le gouvernement d'acheter ou de faire construire des aéroplanes.

Le Lord-Maire de la Cité a réuni aujourd'hui à Mansion-House, les adeptes et les amis de l'Aerian-League. Une lettre de lord Charles Beresford déclarant que pour un pays de frontières maritimes, la navigation de l'air était d'une importance vitale, a ouvert la séance; puis le débat s'est engagé sur l'ordre du jour préparé par lord Montagu de Beaulieu. Cette assemblée considère avec anxiété les progrès réalisés par les autres nations touchant à la navigation aérienne; elle déplore l'apathie, l'esprit retardataire de ce pays et s'engage à soutenir cordialement "la Ligue aérienne".

Attaqués d'en bas par les sous-marins, a déclaré l'amiral Percy Scott, le grand canonnier de la marine anglaise, il ne reste vraiment plus qu'à être attaqués d'en haut par les ballons. En ce monde de concert avec les fondeurs de canons, on s'efforce de construire un engin qui, on a tout lieu de le croire, fera danser les aéronautes de la belle façon jusqu'à 2,000 mètres d'altitude; mais, la nuit, le brouillard, voilà l'obstacle!

A quoi, sir Hiram Maxin a répliqué:

"Vous pouvez tirer 10,000 boulets à votre aise, pour une fois que vous atteindrez l'aéroplane, et encore! vous n'atteindrez pas moins dix mille fois vos propres troupes, car les boulets ne restent pas dans le ciel."

Au train dont vont les constructeurs de ballons dirigeables, un instrument de guerre unique va exister désormais, que nous le voulions ou non. Un problème est posé que nous devons résoudre.

La Révolution en Turquie.

Le mouvement révolutionnaire qui s'est produit, il y a quelques jours, en Turquie, loin de s'apaiser, comme on semblait le croire, s'est, au contraire, accentué et vient de prendre l'aspect le plus alarmant.

En effet, le Parti des Jeunes Turcs triomphe pour l'heure; ses troupes marchent sur Constantinople, et quand paraîtront ces lignes, si aucun choc n'a eu lieu entre l'armée du Sultan et l'armée en révolte, c'est que le Sultan se sera rendu à la sommation des insurgés, il aura abdiqué.

Les Jeunes Turcs veulent que le gouvernement constitutionnel soit reconnu; que les aspirations politiques des partisans de réformes soient respectées; et pour imposer leurs volontés ils ont l'*ultima ratio*, le canon.

D'après les avis derniers, les troupes se dirigent sur Yildiz Klosk, le palais du Sultan, et ce qui fait croire que les Jeunes Turcs triompheront sans coup férir, c'est qu'ils s'occupent de protéger la vie et la propriété des étrangers et des chrétiens.

Toutes les puissances qui ont des intérêts à défendre dans l'empire ottoman ou à protéger des sujets, envoient des navires de guerre à Constantinople.

Anecdotes Royales.

On raconte quelques anecdotes royales assez plaisantes.

C'est le petit roi Alphons XIII qui, enfermé au cabinet noir, criait, pour se faire ouvrir:

—Vive la République!

C'est la petite reine Wilhelmine qui morigénait ainsi ses poupées:

—Mademoiselle, si vous n'êtes pas sage, je ferai de vous une princesse; ce sera votre punition. Vous serez condamnée à ne pas avoir d'amies, à ne pas jouer avec les enfants de votre âge. De plus, quand vous sortirez en voiture, vous serez obligée d'envoyer des baisers à un tas de gens que vous ne connaissez pas. Voilà!

Le Roi des Belges causait un jour avec Nadar.

—Quelle est votre opinion politique, Monsieur? demanda-t-il.

—Je suis républicain, sire, répondit brutalement Nadar, qui ajouta, avec un parfait mauvais goût:

—Et vous?

—Oh! moi, répondit spirituellement le Roi, ma situation me le défend.

Aventuriers de génie.

Boulaine, le trop célèbre aventurier, mort récemment, d'une attaque d'apoplexie, et dont les démêlés avec la justice et la police sont restés légendaires au boulevard du Palais, devra avoir son nom inscrit sur la liste déjà longue des aventuriers de génie.

C'était un homme d'affaires extraordinaire, qui connaissait tous les "trucs" capables d'amorcer les clients et de leur soutirer jusqu'à leur dernier sou. Nul mieux que lui ne s'entendait à lancer une émission problématique, à fonder une Société financière.... imaginaire; et il était doué d'un tel don de persuasion, d'une telle assurance; il comprenait la publicité avec un tel art, que les petits capitalistes s'empressaient d'accourir auprès de lui et le suppliaient d'accepter leurs fonds.

Ainsi, Boulaine ruina un tas de pauvres gens; des plaintes furent déposées, qu'il ne sut pas éviter à temps, et son arrestation fut ordonnée.

Mais il était beau joueur. Il ne se laissa pas abattre par cet "incident"; il en imposa à la police et à la justice; il se montra tellement sûr de lui que le juge d'instruction douta de sa culpabilité.

Et alors, il se passa un fait ultra-bouffon que l'on n'a probablement pas oublié. Ecroué à la prison de la Santé, Boulaine était amené chaque jour en fiacre au Palais de Justice. Deux inspecteurs de la Sûreté, choisis parmi les plus élégants du service de M. Hamard, l'escortaient.

Après une petite conversation d'une heure avec le magistrat instructeur, Boulaine quittait le Palais avec ses deux compagnons, et le fiacre qui attendait le prévenu et les deux inspecteurs élégants ne reprenait pas immédiatement le chemin de la prison de la Santé, mais se dirigeait vers les grands boulevards, où le trio allait déguster un verre de porto à la terrasse d'un café. Puis, pédestrement, on se rendait dans un restaurant de la rue Drouot, restaurant habituellement fréquenté par lui, et, là, en cabinet particulier, il commandait un excellent dîner arrosé des meilleurs crus.

Ensuite, le cigare à la bouche, Boulaine et ses deux compagnons, devenus des amis inséparables, terminaient la soirée dans un music-hall, et à minuit et demi le retour à la prison de la Santé s'effectuait.

Le prévenu aurait pu être parfaitement heureux ainsi: il ne l'était pas. Ce qu'il ne pouvait admettre, c'était le retour à la prison. Il résolut de l'éviter désormais, et voici comment il s'y prit. Un après-midi, quittant le Palais de Justice, il dit négligemment à ses gardes du corps:

— Si vous le voulez bien, nous irons rue.... près du boulevard Haussmann, où j'ai une visite importante à faire. Cela ne durera, d'ailleurs, que quelques minutes.

Les inspecteurs de la Sûreté acceptèrent. A la porte de l'immeuble en question, Boulaine pria les agents de l'attendre et leur offrit de délicieux cigares, histoire de patienter.

—Je suis à vous dans un instant, fit-il en s'esquivant.

Il s'esquiva si bien qu'il ne reparut plus: la maison avait deux issues, et, lorsque les inspecteurs tout penauds s'en aperçurent, il était trop tard: Boulaine, qui leur avait brûlé la politesse, était loin...

L'amour de la capitale perdit le fugitif; il avait tout le temps de gagner la frontière, il n'en usa pas. Il se cacha à Bois-Colombes, où il était découvert quelques jours après. Envoyé de nouveau à la Santé, il y fut cette fois plus étroitement surveillé.

Nous passerons rapidement sur ses procès; Boulaine se réfugia dans le maquis de la procédure, fut acquitté, puis condamné, puis encore acquitté et condamné. Il sut, d'ailleurs, se tirer plus ou moins habilement des griffes de la justice, et au moment où la mort l'a foudroyé il s'apprêtait à introduire une demande en réhabilitation!

Aventurier de génie! Boulaine le fut au suprême degré, comme l'an dernier Lemoine, dont la "découverte" de la fabrication du diamant émut l'Europe entière pendant plusieurs mois, comme précédemment Thérèse Humbert et l'héritage Crawford.

Avant eux, Mary Cliquet et Allmayer firent également des prodiges. Mary Cliquet fut tour à tour soldat, aide de camp, employé de chemin de fer, notaire, journaliste, auteur dramatique, maire, médecin-major, artiste dramatique, directeur de théâtre et faussaire. Il portait indûment à sa boutonnière une rosette multicolore composée des ordres du Sauveur de Grèce, du Christ du Portugal, de Charles III d'Espagne et.... de la Couronne d'Acier d'Orélier Ier.

La cour d'assises de Périgueux le condamna aux travaux forcés à perpétuité.

Eugène Allmayer, lui, jeune homme d'une trentaine d'années, fut le véritable Protée de l'escroquerie. Ce fut lui qui, le premier, utilisa d'une manière fort habile les services que le téléphone pouvait rendre aux malfaiteurs. Il le mit à la mode.

Les métamorphoses et les évasions d'Allmayer défièrent la sagacité de la police de Sûreté jusqu'au moment où, par un manque de mémoire, il fit effondrer l'échafaudage de toutes ses ruses: la profession d'escroc n'admet pas de défaillance.

En 1888, la cour d'assises de la Seine condamna Allmayer à vingt ans de travaux forcés pour faux en écritures publiques et usage de faux. En quittant la salle d'audience, le Protée moderne s'écria ironiquement:

—A bientôt, messieurs les jurés, un homme de ma force ne reste pas vingt ans au loin. Je reviendrai....

Il ne revint pas et ne reviendra jamais. Terrassé par les fièvres, Eugène Allmayer mourut au bagne il y a quelques années.

Le génie de ces aventuriers n'atteignit jamais à la hauteur de celui de deux escrocs de haut vol qui, il y a quelque trente ans, arrivaient à Paris et s'installaient sous des noms et des titres pompeux aux environs de la place de l'Etoile.

Le premier se donnait comme diplomate, le maréchal de camp comte de Bustelli Foscolo, patricien héréditaire de Venise, duc de Marignan, envoyé extraordinaire et chargé d'affaires du Chah de Perse, ministre plénipotentiaire de Honduras en Italie et en Belgique, consul général de Honduras en France, ministre et consul du Salvador.

Son complice disait être S. A. R. Georges Kastriota Scanderberg, héritier des rois d'Epire et d'Aloanie, prince de Croïa et des colonies albanaises, duc de Saint-Pierre-de-Galatina, patricien de Rome, Naples et Venise, grand-titre de l'ordre noble d'Epire, de l'ordre royal de Scanderberg et de l'ordre de l'Etoile d'Orient.

Ils avaient une maison civile et militaire, avec maréchaux, aides de camp, majordomes, maîtres des cérémonies, etc. Ils surent ainsi en imposer aux plus hauts personnages de la troisième république, et, en vérité, ces deux personnages ne vivaient que d'escroqueries et de la vente d'une décoration de leur invention, si bien qu'un jour dans le "Gaulois" parut une note humoristique disant:

"La personne qui voudrait, au prix modeste de dix sous, se procurer un brevet de grand croix de l'ordre de l'Etoile d'Epire, peut s'adresser au comte X..., propriétaire aux Champs-Elysées. Ce gentilhomme céderait au même prix le titre de grand chambellan d'un prince venu à Paris avec huit chemises pour y faire un emprunt de cent millions—douze millions et demi par chemise!"

La police finit par s'émouvoir des agissements de ces individus. On fouilla leur passé et l'on découvrit que le "prince" avait déjà fait un assez long séjour à Mazas, sous le nom de del Prato, et que le diplomate était son digne complice.

Ils avaient coopéré à tous les trafics avec une ingéniosité de combinaisons prodigieuse et une fertilité de ressources exceptionnelle: ils auraient su mettre en exploitation les rayons du soleil et les reflets de la lune!

Traqués de tous côtés, ils disparurent un beau matin et furent condamnés par contumace. Peu après, on annonçait leur mort. La nouvelle, probablement fausse, avait dû être lancée par les intéressés eux mêmes, désireux de reparaître au milieu de leurs dupes avec de nouvelles pièces d'état civil....

LE 1er MAI.

On recommence à s'en occuper. Se doute-t-on que les inventeurs de cette fête révolutionnaire en pourront célébrer—déjà!—le demi-jubilé dans deux ans?

C'est au congrès ouvrier de Chicago, en 1884, qu'il fut pour la première fois question du "premier mai". Le congrès avait décidé d'organiser une grève générale dont le but était de conquérir "la journée de huit heures". On se donnait environ dix-huit mois de délai pour préparer sur tout le territoire des Etats Unis cette gigantesque manifestation; et l'on en fixa la date: 1er mai 1886.

La grève eut lieu; ou du moins on la commença. Mais les anarchistes s'étaient mêlés au mouvement. Une répression sanglante s'ensuivit. L'expérience avorta.

Deux ans plus tard, au congrès de Saint-Louis, les ouvriers décidaient de la recommencer. Et l'on se donna rendez vous au 1er mai 1890.

Les socialistes français avaient organisé en février 1889 une manifestation analogue, dont le succès les avait encouragés. A la fin de cette même année 1889, ils tenaient un congrès international, qui décida que la prochaine manifestation en faveur de la journée de huit heures serait "internationale," elle aussi. Et l'on accepta la date fixée, l'année précédente, par les Américains: 1er mai 1890.

Il n'y eut pas de grèves, mais seulement de nombreuses et bruyantes démonstrations où déjà s'affirmait la force du parti.

On ne pouvait s'arrêter en si beau chemin. Le congrès international ouvrier de Bruxelles, en 1891, décida donc que désormais ces démonstrations auraient lieu "chaque année" dans le monde entier.

La tradition était fondée. On y est resté fidèle....

MLLE EVA TAYLOR,

Qui, avec sa compagnie, présentera "Chums" à l'Orpheum.

AMUSEMENTS.

ORPHEUM.

Un programme entièrement nouveau et d'une exécution irréprochable a été inauguré hier soir à l'Orpheum.

Le numéro principal est une jolie comédie intitulée "Chums" et jouée à ravir par Mlle Taylor et plusieurs artistes de talent.

Le trio Frederick Raymond exécute avec art un acte d'opéra, "The Knights of Old", et les applaudissements n'ont pas été ménagés aux chanteurs.

Une petite comédie pleine d'esprit "Finding a Partner" a été fort bien jouée par Armstrong et Clark.

Les athlètes Bissonnette et Newman, les prestidigitateurs M. et Mme Frank Coiby et la chanteuse Nowlin complètent ce excellent programme.

Citons encore des vues entièrement nouvelles du kinodrome.

WHITE CITY.

CITÉ BLANCHE.

Plusieurs milliers de personnes se pressaient dimanche soir et hier dans le charmant parc de la Cité Blanche si bien aménagé et restauré par la nouvelle direction. La vogue de ce rendez-vous estival semble dorénavant assurée et tout fait prévoir que la saison 1909 sera un véritable succès à tous les points de vue.

Le programme de vaudeville comporte six numéros, au premier rang desquels il faut citer Henry Helm, un baryton français à la voix chaude et bien timbrée qui rend à ravir l'air célèbre du Toréador. M. Helm est très rapidement devenu populaire et des applaudissements nourris ont salué chacune de ses productions.

Mlle Muriel Window, une jeune et charmante soprano douée d'une très jolie voix, se fait aussi applaudir.

Citons encore Sommers et Otto, deux yodeleurs tyroliens; Léon et Adeline et Baker et Commella, acrobates du plus haut comique, qui soulèvent à maintes reprises les rires du public.

Les divertissements, indépendamment du vaudeville comprennent plusieurs attractions d'un genre entièrement nouveau et qui dès le premier soir ont conquis la faveur du public, entre autres le "Vingt-troisième degré", qui prête aux situations et aux gestes les plus drôlatiques.

Deux danseurs de corde Granada et Fedora et leur éléphant "Lil" exécutent à une hauteur d'une centaine de pieds des tours d'une agilité consommée.

La musique du professeur Restorff et des vues du cinématographe font aussi passer des instants agréables aux promeneurs.

ARRESTATION.

Un individu du nom de Joseph A. Morgan a été arrêté hier après-midi sur la requête de M. Adam Junker, qui l'accuse d'avoir mis en circulation un faux chèque. M. Junker déclare avoir avancé une somme de $108.75 à Morgan, samedi dernier, sur un chèque de la banque Morgan. Il a appris hier matin que le chèque n'avait aucune valeur.

BASE BALL.

New Orleans, 4; Memphis, 3

Edition Hebdomadaire de l'"Abeille".

Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les matières,—littéraires, politiques et autres,—qui ont paru pendant la semaine, dans l'"Abeille" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous la vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cts le numéro.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No. 15 Commencé le 1er avril 1909

L'ARGENT ET L'AMOUR

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR JACQUES BRIENNE

PREMIÈRE PARTIE

LE MOULIN DE FONT-COUVERTE

XIII

(*Suite.*)

Malgré tout il ne pouvait s'empêcher de ressentir une certaine appréhension.

Qu'avait fait Milou? S'était il passé quelque chose d'insolite au moulin de Font Couverte?

Quand il se posait ces questions, son cœur battait un peu plus vite.

Mais, fidèle aux recommandations de son complice, il ne chercha pas à savoir et il rentra immédiatement chez lui, en quittant Jacques Daussaut.

Quand il eut refermé la grande porte qui donnait sur la rue, il s'apprêta à allumer la bougie qui se trouvait sur une console.

Mais il n'en eut pas besoin. La porte du petit salon s'ouvrit et sa mère parut.

Cette apparition lui causa une réelle surprise, car ses parents avaient l'habitude de se coucher de bonne heure, et quand il rentrait tout le monde dormait dans la vieille maison.

Madame Richaud tenait une lampe à la main.

—Ah! c'est toi, Lucien, fit-elle un peu étonnée en apercevant son fils. Je croyais que c'était ta sœur qui rentrait.

—Comment, ma sœur? demanda Lucien. Elle n'est donc pas encore couchée? Et toi même, comment se fait il que tu sois encore debout à cette heure ci?

—Je ne suis pas encore couchée parce que j'attendais ton père d'abord.

—Mais tu sais bien qu'il ne rentrera que très tard dans la nuit, puisqu'il a été appelé en consultation à Saint-Michel et que, par conséquent, il ne peut pas revenir avant longtemps.

—Oui, je le sais, aussi n'est ce pas précisément ton père que j'attends, mais Lise qui aurait dû rentrer déjà....

—Mais où est-elle? demanda Lucien subitement inquiet, sans savoir pourquoi.

Madame Richaud n'aurait pas voulu dire à son fils que Lise était allée à la Malgue voir leur tante; elle essaya de lui cacher la vérité, et ne répondit pas directement à sa question.

—Elle va rentrer, elle ne peut pas tarder....

—Mais encore une fois, où est-elle allée? A cette heure-ci, toutes les maisons sont fermées et tout le monde en ville est couché.

Madame Richaud chercha, mais ne trouva aucune explication plausible à lui donner. D'ailleurs son embarras visible augmentait l'inquiétude de Lucien.

Elle finit par lui avouer la vérité:

—J'aurais mieux aimé ne pas te le dire, mais elle est allée à la Malgue, chez ta tante.

Lucien pâlit subitement. Il sentit comme un frisson qui le secouait de la tête aux pieds!

—Elle est allée à la Malgue, s'écria-t-il. Mais c'est de la folie! .... A quelle heure est-elle donc partie?

—Immédiatement après le dîner.

—Mais elle n'y est pas allée seule, je suppose. Qui est ce qui l'accompagne?

—Personne....

A cet aveu, Lucien murmura.

—C'est insensé, s'exclama-t il. Et toi, tu l'as laissé faire! tu l'as laissé partir! Mais il peut lui arriver un malheur en route, la nuit, toute seule....

—Non, non, elle ne reviendra pas toute seule, Baptiston l'accompagnera. Tu penses bien que ta tante ne la laisserait pas revenir seule....

Cette explication ne le calma qu'à moitié.

—Du reste que pourrait-il lui arriver? ajouta madame Richaud. La route de Villefranche est très sûre. On n'entend jamais parler d'agression.

Mais la pauvre mère était loin d'être aussi rassurée qu'elle voulait bien le paraître. La vérité est que depuis une heure elle s'étonnait, non sans raison, du retard de sa fille, et elle était horriblement inquiète.

Un malheur est si vite arrivé.

Justement, la veille, elle avait vu passer des chemineaux, qui avaient une bien mauvaise figure! Ils s'étaient installés sans doute au carrefour de la route de la Malgue, et cette idée n'était pas faite pour la rassurer.

Lucien ne pouvait plus tenir en place.

Il était horriblement gêné devant sa mère depuis qu'il savait que Lise était allée à la Malgue.

—Je vais au-devant d'elle, dit-il, heureux de trouver un prétexte pour s'échapper.

—Oui, c'est cela, répondit madame Richaud et surtout....

Mais il ne l'écoutait pas.... il était déjà dehors.

Une peur vague, imprécise et d'autant plus troublante, s'était emparée de lui.

—C'est extraordinaire, invraisemblable, qu'à cette heure Lise ne soit pas rentrée. Qu'est ce qui se passe, se demandait-il avec angoisse? Il est presque minuit, elle devrait être rentrée depuis longtemps.

Puis il balbutiait:

—Ah! mon Dieu, pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé!

Il n'osait préciser ses craintes .... il n'osait arrêter son esprit à l'idée horrible, épouvantable qu'il venait d'avoir!

Il répétait:

—Non, non, ce n'est pas possible!

Une fois dehors, il ne sut quel chemin prendre pour aller au-devant de Lise.

Car il y avait deux routes qui conduisaient à la Malgue.

Il y avait la grande route, celle que suivaient les voitures: il y avait aussi la route un peu moins belle, mais plus courte, celle qu'empruntaient d'ordinaire les piétons, celle qui suivait le canal et qui passait par le moulin de Font-Couverte!....

Lucien hésita avant de prendre l'une ou l'autre.

Il s'engagea tout d'abord sur la grande route, l'ancienne voie romaine, large comme une avenue, bordée de magnifiques peupliers hauts et droits comme des colonnes.

La lune l'inondait de sa lumière pâle et la faisait paraître encore plus blanche.

Pourquoi la vue de cette route fit-elle une fâcheuse impression sur Lucien?

Pourquoi lui parut-elle ressembler à une longue allée de cimetière?

Est-ce parce que les peupliers qui la bordaient ressemblaient à des cyprès?

Il s'en détourna avec horreur, rebroussa chemin et prit la route opposée, celle qui conduisait directement au moulin de Font-Couverte.

Mais il n'avait pas fait vingt pas sur cette voie qu'il s'arrêta brusquement. Il lui sembla que son sang venait de se figer dans ses veines. Il avait senti le froid de la peur passer sur lui.

—Mais si elle a pris le sentier, se disait-il, et si Milou....

Il n'osa pas achever. Il revint sur ses pas en courant et décidément il s'engagea sur la grande route.

Tout à coup, il aperçut au loin une lanterne et il vit arriver à grande allure une voiture.

Un sang plus chaud lui monta au cœur; il reprit espoir.

C'était sans doute la voiture de sa tante qui ramenait Lise.

Quelles folies! quelles idées étranges avait il eues!

Mais cet espoir dura peu. Il reconnut bientôt qu'il se trouvait en présence non pas d'une voiture, mais d'un simple cabriolet de paysan qu'un tout jeune homme conduisait.

— Halte-là, s'il vous plaît, cria-t il au conducteur en faisant de grands gestes.

Le jeune homme qui venait de l'apercevoir et de l'entendre retint son cheval et l'arrêta.

Lucien s'était vivement rapproché; il reconnut dans le conducteur le fils d'un paysan qui habitait les environs de la Malgue.

—C'est toi, Fabré, lui dit il, n'as-tu rencontré personne en route?

Il n'osait pas lui poser une question plus précise. Il tremblait un peu et sa voix était mal assurée.

Le jeune paysan avait reconnu Lucien, le fils du docteur, qu'il connaissait comme tout le monde le connaissait à Villefranche.

Son embarras était extrême, mais Lucien était trop préoccupé pour s'en apercevoir.

Il ne répondit pas tout de suite. Lucien répéta sa question:

—N'as-tu rencontré personne sur la route?

— Non, fit le jeune paysan d'une voix traînante, je n'ai rencontré personne.

—Mais où vas-tu ainsi, à cette